

Regard sur la violence

Violence du regard

Mirada sobre la violencia,
la violencia de la mirada

Recibido:
Abril 11 de 2012
Aprobado:
Septiembre 30 de 2012

Jejic Marie
Maître de Conférences
Université de Paris XIII
France

Resumen

La violence se répand, la violence s'enracine dans une société européenne qui, hier encore, l'ignorait. Pouvoir politique et débat public, autrefois attentifs à l'industrialisation et à l'éducation, se préoccupent aujourd'hui d'organiser une répression systématique et adaptée à la montée d'un phénomène prévisible. Les caméras de surveillance se multiplient dans les lieux publics, la présence policière devient plus mobile surgissant ici en escadrons de vélo tout terrain, là en rollers, ici encore à cheval ou en fourgons. Selon les quartiers, elle se compose et se décompose pour s'adapter aux situations, à l'espace, si bien que cet espace, autrefois public, se morcelle, s'autonomise, s'individualise, se territorialise. A l'expansion de la violence, il nous faut associer sa jumelle, la peur. Une peur étreint qui soumet et ajoute à la violence, la démission.

Palabras clave:

violence, société, peur

Abstract

la violencia se extiende, la violencia se arraiga en una sociedad europea que, aún ayer, la ignoraba. Poder político y debate público, antes concentrados en la industrialización y la educación, se preocupan hoy de organizar una represión sistemática y adaptada al incremento de un fenómeno previsible. Las cámaras de vigilancia se multiplican en los lugares públicos, la presencia policial se vuelve más móvil surgiendo así los escuadrones aquí en bicicleta todo terreno, allá en patines, más allá a caballo o en furgones. Según los barrios, la presencia policial se compone y se descompone para adaptarse a las situaciones, al espacio, aunque este espacio, antes público, se divide, se autonomiza, se individualiza, se territorializa. A la extensión de la violencia, debemos asociarle su compañera, el miedo. Un miedo abrazado que somete y añade a la violencia, la dimisión o la renuncia.

Palabras clave:

violencia, sociedad, peur

La violence se répand, la violence s'enracine dans une société européenne qui, hier encore, l'ignorait. Pouvoir politique et débat public, autrefois attentifs à l'industrialisation et à l'éducation, se préoccupent aujourd'hui d'organiser une répression systématique et adaptée à la montée d'un phénomène prévisible. Les caméras de surveillance se multiplient dans les lieux publics, la présence policière devient plus mobile surgissant ici en escadrons de vélo tout terrain, là en rollers, ici encore à cheval ou en fourgons. Selon les quartiers, elle se compose et se décompose pour s'adapter aux situations, à l'espace, si bien que cet espace, autrefois public, se morcelle, s'autonomise, s'individualise, se territorialise. A l'expansion de la violence, il nous faut associer sa jumelle, la peur. Une peur étroit qui soumet et ajoute à la violence, la démission.

I. Objet de la violence

Il suffit de feuilleter le journal : les seuls gros titres du *Monde diplomatique* de l'année 2010 écoulée, témoignent que la violence est devenue le signifiant maître de l'actualité : « *Au-delà de la violence au Proche-orient, Une jeunesse ultra violente au Japon, Violence mâle, Violence urbaine violence sociale, violence et cruauté banalisée de Harry Potter.* » J'omets l'Afrique dont nombre d'états sont minés par des famines, des guerres, des épidémies ; j'omets l'Asie et ses cataclysmes, j'omets l'Amérique du Sud, dont les convulsions politiques ont bouleversé et continuent de bouleverser le monde, où la légitime défense, la surenchère organise la terreur dans certaines villes de certains pays, et j'en viens à la France, brusquement étreinte par la violence.

A ce titre, 2005 fut représentatif. Un virage fut pris par quelques hommes politiques qui instituèrent de façon décidée, concertée et rapide, un nouveau style de politique intérieure. Une autorité française officielle, alors Ministre de l'intérieur puis, jusqu'à peu, chef de l'Etat, déclara *nécessaire de nettoyer les cités au karcher*. Pour la première fois, en temps de paix, une parole politique recourait elle-même à une violence plus puissante encore que celle dénoncée

puisque, à la violence verbale et vindicative, elle adjoignait l'autorité, le pouvoir et la force. Pour la première fois, la violence dénoncée n'était plus marginalisée, le fait d'un groupuscule, mais prenait place dans une autre violence laquelle, pour être d'état, était autorisée. Pour la première fois, un responsable de l'état se situait, par son argumentation, hors la loi, préférant utiliser le ressort de la passion plutôt que celui de la raison, le ressort de la haine plutôt que celui de l'unité intérieure, celui de la peur plutôt qu'un appel à l'intelligence, à une organisation réparatrice. Ce n'est pas tout, car en parlant de la sorte, le gouvernement désignait, reconnaissait un ennemi intérieur. Fait du hasard? Quelques temps après cette déclaration, trois adolescents furent poursuivis par la police alors qu'ils rentraient du sport. Affolés, ils escaladèrent le mur d'un transformateur E.D.F. Deux d'entre eux moururent, le troisième fut gravement brûlé. L'affaire fut suivie d'émeutes qui, à nouveau, suscitèrent la surenchère politique.

Car ce n'est pas la première fois que la France connaît des émeutes ; en revanche, c'est la première fois que l'état, dont le Premier Ministre à l'époque était Dominique de Villepin, déclara le 8 Novembre 2005, l'état d'urgence et le couvre-feu dans les banlieues. La mesure n'avait pas même été prise en 1968 ! Il faut remonter à la guerre d'Algérie pour une telle décision. Outre l'extrême violence à l'égard de nos jeunes, cela signifiait la reconnaissance, par l'état, d'un ennemi intérieur, la localisation d'une menace équivalente à une guerre civile.

Notre question

Notre question ne portera pas sur l'origine de la violence, mais sur ses causes pour tenter d'en isoler quelques ressorts ou quelques mécanismes. Nous parlons des causes et non d'origine. La distinction importe. L'origine procède toujours d'un mouvement religieux quelque soit le contexte qui la convoque. Elle suppose un monde clôt, ordonné par un début et une fin qui confèrent un sens aux facteurs que l'origine viendrait expliquer. Ainsi, l'origine du pécher originel dépend du libre-arbitre de l'homme et appelle *Le jugement dernier*. L'origine suppose une essence des choses et une fin à un processus qui a son début localisable. En revanche, les causes, souvent diverses, s'inscrivent dans une temporalité et supposent des facteurs locaux qui ne concernent pas la nature, l'essence du phénomène. Avec la recherche de l'origine de la violence, on cherchera dans la nature d'un groupe, les gènes

essentiels, responsables ; en cherchant les causes, on tentera de localiser les facteurs *accidentels* qui la provoquent.

Violence et pouvoir

La violence a surgi brusquement. Ce fut, avec l'entrée dans l'Europe, l'apparition des nouveaux pauvres, une émigration d'un style nouveau, l'émergence de la violence dans les médias et le discours politique, en même temps qu'un mépris rampant de la pensée et de la culture s'infiltra dans nos sociétés plutôt paisibles ! Certes, il y eut Mai 68, mais la violence était une revendication articulée. Au contraire, aujourd'hui, les mœurs, la société, les médias, les jeux, les films, les dessins animés, le bruit, les rapports entre les uns et les autres transpirent la violence. Comme une drogue s'infiltré, se propage, dope et crée sa dépendance, la violence fragilise et affole.

Jamais concept philosophique en revanche, la violence fut toujours un concept de la philosophie politique. Rousseau comme on le sait introduisait *Le Contrat social* par la récusation de l'articulation antinomique de la force et du droit, la première annulant de facto le second.

Et de fait, à la question posée à Freud par Einstein *Pourquoi la guerre ?* (1932) Freud répondit tout net que la violence résultait de l'articulation du droit au pouvoir au point de pouvoir radicaliser sa position et dire violence au lieu de pouvoir. Il n'est de pouvoir que de la violence et de violence que du pouvoir. La cause de la guerre pour Freud n'est pas les pulsions, mais le pouvoir. Mais le pouvoir est une pulsion entendra-t-on ? Pas sûr. (p.203-219) Certes, si le pouvoir est violence celui-ci relève, dira-t-on, de la convoitise de l'objet phallique donc, en cela, confirme l'implication sexuelle. Néanmoins, chez Freud, l'objet phallique est si peu pulsionnel que lorsqu'il aborde le changement d'objet à la puberté, lorsque le jeune se détourne de l'objet pulsionnel autoérotique pour convoler ailleurs, Freud se surprend. Pourquoi accepter de quitter un stade autoérotique alors que ce qui attend l'adolescent est si compliqué ? Freud répond à son objection par le regard. C'est le regard et le désir qu'il suscite qui force le sujet à s'ouvrir à l'extérieur. Sous l'impulsion du regard, le désir attire l'adolescent vers l'autre au point que **Freud (1905)**, dès lors encombré de la pulsion dans ce processus, conclut que la pulsion devient altruiste, dit-il ! Voici donc une pulsion très différente de celle conçue comme instinct de survie. Retenons donc l'articulation

difficile de la pulsion à l'objet phallique y compris pour Freud, et poursuivons sur la violence et la politique.

Il semble que l'on assiste à une nouvelle alliance de la force et du droit, mais pas seulement. En 1921, Walter Benjamin (1921) pensait la violence avec le processus historique (p.122-142) Il considérait que la violence avait pris un visage nouveau, dans nos contrées, après le désastre de la Première Guerre Mondiale. Une violence déshumanisante, inconnue, émergeait, violence impitoyable, sans considération humaine de l'ennemi. Violence « *enseignant à tout le moins qu'on ne peut plus l'exercer ni la subir sur un mode naïf* », mais « *ce n'est point comme fondatrice de droit qu'elle a été critiquée, mais de façon plus destructrice peut-être, on l'a jugée aussi dans une autre de ses fonctions [...] La première fonction était fondatrice de droit, cette seconde fonction peut-être appelée conservatrice de droits* » (Benjamin. 1921, p.121) La Seconde Guerre Mondiale confirmera tragiquement ce verdict. La violence fonde le droit du plus fort et préserve aux plus forts les privilèges acquis, mais le pouvoir, à passer à l'échelle mondiale exige une mutation de la violence. Si donc ce siècle n'a pas inventé la violence, le statut qu'il semble vouloir lui conférer est nouveau, au point de se demander si la violence qui a renversé les civilisations européennes, n'est pas en train de renverser l'homme pour se préparer à accueillir celui que Derrida appelait : l'hommanimal. Avec lui, nous retrouvons le XVII^{ème} siècle des lumières, non pas sur le versant du cogito de Descartes, mais sur le versant de Hobbes. Hobbes dont on a retenu le fameux apophtegme : *l'homme est un loup pour l'homme* mais dont on a oublié ce qui lui fait pendant à la violence, présent aussi chez cet auteur qui écrivit : « *la seule passion de ma vie a été la peur.* »

Le droit

La violence nait dit Freud du pouvoir allié au Droit. Le droit Civil français jusqu'alors l'ignorait. A l'exception des articles 1109 et 1112 du Code Civil qui dénonçaient la violence qui consistait à extorquer un consentement, donc dans un contexte économique, aucun autre article de politique ou de mœurs ne s'y référait. Ces deux articles, introduits et rédigés par Napoléon, dataient de 1804.

Or, depuis une vingtaine d'années, les articles de loi sur la violence se multiplient : violences conjugales, viols, enfants abusés, violences sportives,

des hooligans par exemple, délinquance des mineurs, mais aussi délinquance routière des accidents de la route, des contraventions. Les accusations se multiplient, se banalisent officialisant une nouvelle violence domestique au quotidien. Les mœurs sont travaillées par une violence de tradition, violemment ignorée jusqu'à nos jours, enfin, reconnue et dénoncée. Si cela importe et est vrai, d'un autre côté, la société semble désormais se diviser entre agresseurs et victimes, abuseurs et abusés faisant du droit social un droit revendicatif. Toujours est-il que la délinquance augmente, la répression, divise la société, renvoyant chacun à la violence dont il est porteur, mais structurant aussi la société différemment.

The game?

Il semble que la violence, en plus d'être ponctuelle, factuelle, participe d'une nouvelle définition de l'homme. La société des lumières définissait l'homme selon des critères abolis par la mise en place de cette nouvelle société marchande, économique, globale, mondiale, enfin pour un homme que les découvertes et apports récents des sciences biologiques redéfinissent. Pouvoir produire les hommes par éprouvette change, avec la conception, le statut de l'homme. Définitivement, soustrait de toute dimension divine, l'homme ne se rapproche plus de l'animal, il l'est. Mammifère, aucun autre trait particulier ne l'en distingue. Ceci impose à la société qui le régit de prendre acte de cette nouvelle définition. On ne gouverne pas des hommes comme des hommanimaux.

Une société sportive

Il nous faut prendre acte de l'extension du sport dans nos sociétés. La France jusqu'alors l'ignorait volontiers, la France le promet dans la vie et sociale et politique. Le sport rythme notre temps, en étant omniprésent dans les programmes télévisés, dans la vie quotidienne, publique et politique. Outre le salaire exorbitant des sportifs de haut niveau, les stades de football et de rugby accueillent officiellement le chef de l'Etat, et l'Elysée reçoit officiellement des sportifs à qui l'on remet des légions d'honneur ou que l'on promet à des ministères. Nous sommes loin de la version amateur, un corps sain dans un esprit sain, selon le père de Schreber, plutôt s'approche-t-on d'une conception anglo-saxonne du sport.

Dans la préface de Winnicott à *Jeu et réalité*, Pontalis remarque que le français pour traduire Jeu n'a qu'un seul mot, là où les anglais en ont deux : play et game. Le *play* s'improvise, est individuel, peut éventuellement faire création ; le *game* collectif a des règles respectées par chaque joueur qui constituent une équipe. Les règles exigent de chacun la reconnaissance de l'autre. Cependant, une règle n'est pas une loi. Une règle supporte des exceptions, c'est même ce qui la fonde. Une loi n'en supporte aucune. A la loi, par définition, tout le monde, non pas se soumet, mais est soumis, qu'elle soit loi du langage ou divine.

En revanche, l'on accepte de se soumettre à des règles de vie commune. Ainsi, dans un *game* comme le football ou le rugby, l'arbitre tient une place à part, mais décisive. En latin, l'arbitre est le témoin, celui qui assiste à un événement. Foncièrement, il est celui qui regarde, au point que les dérivés de *arbitrium* sont : vision, songe. L'arbitre est donc une autorité qui fait respecter les décisions incertaines de son regard. Aucune convocation ici de la loi, de l'équité ou de la justice. Le regard et la part d'illusion dont il est porteur fait, seul, autorité. C'est pourquoi l'arbitre, en dépit de décisions parfois *arbitraires* comme son nom l'implique, n'est jamais pour autant contesté. Les joueurs se soumettront. Michel Serres confirme cette fonction décisive de l'arbitre en remarquant qu'il est seul maître de la partie par une décision qui ne se remet que rarement en question. Pourquoi? Non pas parce qu'il est infaillible, comme nous l'avons dit mais, l'étant par définition, sa décision juste ou injuste vaudra comme telle. Du reste, l'on dit « marquer un but ». Qui marque le but? L'équipe, le joueur. Non, seul l'arbitre marque le but. L'arbitre marque le but qu'il juge correct ; marque, il l'inscrit pour le comptabiliser.

Nous sortons donc de la loi symbolique, et de la justice qu'elle suppose, pour entrer dans le règne de l'autorité arbitraire du regard. Or, chez tous, comme chez Augustin, le regard est source de violence. Voir un frère de lait pendu à la mamelle chère déclenche la haine. Cette passion haineuse et violente qui m'étreint quand je vois mon semblable à ma place, et qui m'en expulse, sera dite imaginaire. Certains politiques n'hésitent pas à élaborer des discours sur ce seul argument où les uns prendraient la place à d'autres prétendument plus légitimes. Dès lors, ne reste qu'à détruire, expulser, l'ennemi ainsi désigné pour re-prendre sa place...

Violence symbolique

A cette violence imaginaire s'ajoute une violence symbolique qui touche la langue. Là, personne à accuser nommément, car aucun maître ne peut décider de modifier la langue qui fait loi par définition, sauf à renoncer à se faire comprendre. Or, la langue change. L'informatique et internet la modifient substantiellement, la publicité, les médias, les chansons, souvent anglaises, introduisent insidieusement un nouveau lexique qui amplifie l'affaïssement de l'enseignement en langues classiques, en littérature, philosophie, histoire, grammaire ... Certes, une langue vivante par définition bouge. Hier, les différents corps de métiers avaient aussi leur argot, comme les localités géographiques avaient leurs patois porteurs de l'histoire locale. Cependant, Michel Serres remarque que l'anglicisation rampante de la langue n'est en rien similaire, car elle provient de la soumission d'une population à une nouvelle hégémonie. Du reste, la langue populaire n'est pas seule à changer, la langue intellectuelle aussi ; et toujours Michel Serres de remarquer qu'aucune autre époque que la notre n'a connu un tel apport de mots nouveaux dans le dictionnaire dû aux révolutions scientifiques et technologiques qui ont littéralement engrossées le dictionnaire de toute une langue nouvelle. Ajoutons une troisième attaque de la langue par l'expansion abusive des sigles. Intrusion redoutable puisque V. Klemperer corrélait le fléchissement de la mentalité allemande et son adhésion au nazisme avec la mécanisation de la langue, sa soustraction à la pensée et l'expansion d'un code porteur de sigles au lieu d'une langue porteuse d'idées et de réflexions.

Virtuels

A ces deux registres classiques, cette nouvelle société introduit une violence d'un nouveau registre : le virtuel, par les jeux notamment, de l'ordre du play. Produite par la technologie, la violence virtuelle soustrait le sujet à son acte, le désir à ses effets. Contrairement à l'imaginaire, le virtuel abolit la division subjective, n'introduit aucun manque, ne confronte à aucune conséquence ni à aucun adversaire. Illusion d'un pouvoir qui ne dépend que du joueur, le play n'a d'autres règles que celles du jeu. Ainsi, ce pré-adolescent arrivant plutôt content dans une consultation de ville alors qu'il s'était fait expulser de l'école, car il pourrait ainsi se consacrer à la seule chose qui l'intéressait : un jeu vidéo où il tue, il tue des gens. Plus on en tue, plus l'arme que l'on gagne est destructrice. La meilleure est la bombe atomique !

Paradoxe d'une société qui conçoit ses villes pour se prémunir contre la violence qui se met en place comme Paul Landauer le démontre mais qui, dans le même temps, la suscite par la commercialisation de jeux absolument inconséquents.

Toutes ces violences de registres distincts ne produisent-elles pas en retour du déni de ce qu'elles engendrent, une violence par trop réelle? *Les guerres d'une sauvagerie industrielle nouvelle, les phénomènes dits naturels comme les tsunamis, cyclones, tremblements de terre, raz-de-marée et autre réchauffement climatique ou couche d'ozone, sans parler de l'amoncellement des déchets de tous ordres. Cette violence destructrice et inhibitrice associée aux restrictions économiques, chômage à grande échelle, concentration des banlieues, ne peut qu'orienter vers le pire. D'ailleurs, le pire est attendu, le pire est prévu.*

L'urbanisme

Paul Landauer (2008), architecte urbaniste dans un ouvrage: « *Ordre dispersé: Les nouvelles conceptions urbaines de la sûreté* » décrit comment la ville s'organise, se pense aujourd'hui pour demain contre la violence dont elle prévoit l'explosion. Au lieu de s'enrouler autour d'un château fort pour se protéger d'invasions extérieures, au lieu de s'enrouler autour du clocher de l'église dans nos contrées pour se protéger d'un danger spirituel, la ville divisées en communautés, se morcelle par les transports, trams, routes à grands passages etc. Chaque élément du paysage est soumis à la violence. La ville divisera, surveillera, fera circuler, indiquant clairement que la violence ne vient plus de l'extérieur, mais de l'intérieur.

Ainsi, les bancs dans les gares, sur les quais des métros, dans nos jardins publics disparaissent comme le stationnement en voiture. Ce n'est pas tout. Landauer nous apprend que le plan des places publiques est désormais conçu incliné pour gêner la station debout et favoriser la circulation, que le flux des rues est et sera toujours plus canalisé et changé comme dans les super marchés où l'on ne reprend jamais le même produit au même endroit. Quant à nos sous-sols, ils ne sont plus des égouts, mais des forteresses, des centrales de surveillance et de défense, des réseaux déployés susceptibles d'intervenir partout, à chaque instant, pour surprendre l'infraction

Paris réputé pour sa joie et sa douceur de vivre, Paris qui chantait, jouait la comédie, se divertissait au point de choquer un Kleist par exemple, agacé par tant d'insouciance, Paris devient une Metropolis*.

Est-ce là, science fiction à la façon dont le filmait Fritz Lang? Une petite ville des Pouilles en Italie du Sud : *Matera* en a peut-être fourni le modèle. Matera, aussi belle que bouleversante, dit assez qu'il ne s'agit pas d'une fiction. Coulée dans un profond ravin de roches poreuses, trouées de troglodytes habités depuis les temps préhistoriques sans interruption jusqu'à nos jours, les artistes et touristes qui l'investissent aujourd'hui, ne parviennent pas à faire oublier que, jusqu'au seuil des années 60, les bergers et leur famille allant parfois jusqu'à 10 personnes habitaient avec leurs bêtes la même grotte, épuisés par la pauvreté et la malaria. Carlo Levi (1948) en exil politique a écrit ce magnifique roman *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, puis il a peint cette pauvreté creusée sur des visages vibrants dont les toiles sont conservées au musée de Matera. Et pourtant, si l'on marche dans Matera, si l'on suit quelques sentiers montants, avec effort, on peut sortir du ravin pour accéder à la ville haute ! L'envers de la ville. En bas, la pauvreté, le labeur, la rigueur, en haut, le luxe des palais, la lumière éclatante du sud, la religion profuse. Comme Metropolis, Matera est double. Hier, on refoulait la misère ; aujourd'hui, le soubassement de nos villes organise la répression.

II. Violence de l'objet

Vue et vision

L'essor de l'Europe débuta à la toute fin du XVIème et au début du XVIIème siècle par des découvertes décisives du point de vue de la technologie. La découverte de deux instruments d'optique devait bouleverser la connaissance de l'univers, avec elle, de l'homme. La première découverte eut lieu à Florence lorsque Galilée (1999) découvrit la longue vue qui permettait d'observer le ciel ; la seconde au tout début du XVIIème, dû également à Galilée, l'occholino, est considéré, avec ces deux lentilles, comme l'ancêtre du microscope, même si ce n'est qu'au milieu du siècle qu'un hollandais devait attirer l'attention des biologistes sur les observations possibles sur le corps, le sang, les cellules. Ainsi, la technologie s'est structurée à partir du

regard en rendant possible, au même moment, l'observation de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Un lustre avant, en 1558, della Porta, l'architecte qui terminait, après Michel Ange, la coupole de St Pierre à Rome, observa, pour la première fois, l'illusion du vase renversé. Il se reposait en haut de la coupole observant sur le mur d'en face, un étrange phénomène optique : l'ombre des gens qui marchaient dans la rue marchait aussi sur le mur, mais inversée ! Della porta comprit que c'était dû au passage de la lumière par un tout petit trou venant d'en face. L'ancêtre de la caméra était né. L'ouvrage de Della Porta traitait des effets étranges et merveilleux des remèdes et s'intéressait beaucoup à l'optique. Il y qualifiait la vue de « chambre obscure », et cela sera repris pour la photo. A partir de là, l'homme fut pensé à partir du « voir ».

*Metropolis Film muet de Fritz Lang (1927) qui présente une ville divisée en deux. Dessous, des hommes travaillant et traités comme des bêtes, dessus, d'autres hommes vains ne s'adonnant qu'aux plaisirs.

Qu'est-ce que voir ? La question est centrale. Si l'œil est un organe qui corrèle l'individu au monde extérieur, à ladite réalité donc, il faut convenir que le voir diffère de ce qui est regardé. La discordance est conséquente entre un objet et *la vision* que l'on en a. Compte tenu de la différence entre ce qui est vu et la façon dont s'est vu, les philosophes supposèrent que l'homme ne voyait pas seulement avec les yeux. S'adjoignait une autre dimension, l'âme par exemple, la pensée. La vue ne serait pas que matière. Comme il se voit, la réalité et les difficultés qui se posent pour la définir ne datent pas de la psychanalyse.

Dans *la Dioptrique*, Descartes (1637), qui traitait du rapport regard-vision, répondait. L'homme, affirmait-il, voit avec son âme, c'est dire que l'instance par laquelle il voit n'est pas seulement matérielle. L'homme ne voit pas qu'avec l'organe de l'œil, sa vue est complétée par sa pensée et par son âme. Ainsi, ponctue Descartes, le corps et la mécanique optique ne sont pas le seul siège de la vue.

De sorte que la fonction de la pensée chez Descartes fonde un sujet par un acte ontologique qui emporte sa dimension d'être. Descartes se trouve donner ainsi consistance à un sujet de la pensée, et non de l'exclusive matière. « *Je pense donc je suis* » coordonne l'être à sa capacité de penser.

Ceci constituera le point de départ de Lacan. Se décalant de la question de l'être, il s'orientera vers le langage qu'il situe dans la phase du miroir. La science biologique exaltée par ses prouesses, à juste titre du reste, ne peut que conclure que Hobbes avait raison.

Hobbes

A la même époque, Hobbes s'oppose à Descartes sur la dioptrique et la théorie de la réfraction de la lumière ou théorie du regard. La vision pour lui n'a besoin que de l'organe de la vue et du nerf optique, elle ne demande rien d'autre. Hobbes est décisif à lire pour notre société. *Le Léviathan* (Hobbes, 1971) éclaire l'orientation de notre actualité. A l'ère de la biologie, la question persiste : l'homme n'est-il que matière ?

Hobbes rejette toute connexion entre le regard et l'âme. Le regard s'opère dans le corps sans nécessité de faire intervenir une autre dimension. La vision est le conatus de l'organe, cela signifie que la vision résulte de l'effort pour persévérer dans son être de regard. Autrement dit, la fonction fait l'organe. L'homme se comprend et s'aborde par son corps qui n'est que matière comme le microscope qui depuis peu l permet de l'observer le découvre et le confirme. Je cite Hobbes, l'homme est : « *la somme de ses facultés et puissance naturelle comme faculté de nutrition, de mouvement, de génération, de sensation, de raison.* » (Hobbes, 1971) La raison se déduit de l'organe dans sa volonté de subsister.

Ceci est essentiel. A partir de la définition de l'homme se déduira la considération que l'on aura du peuple et du régime politique qui lui convient. Toute la réflexion s'organise autour de l'être de l'homme : est-il tout matière, ou bien est-il autre chose de plus que l'on appellera, selon : âme ou pensée ou bien encore comme le fera Jacques Lacan, pour situer cette dimension singulière qui favorise chez l'homme un rapport au sacré, l'a nommé ni âme ni esprit, mais langage.

La seconde donnée déterminante ne concerne pas ce par quoi il voit : l'œil, mais ce qu'il voit : la perception d'un objet extérieur a des conséquences sur sa place dans l'univers. De là, l'incidence de la découverte de la longue vue de Galilée. La vue est-elle organisée par les acquis de la géométrie, comme le considère Hobbes : « *Le reflet est alors l'image d'un objet extérieur ... « une*

action que le cerveau exerce sur les esprits animaux par la puissance qu'il reçoit des choses sensibles extérieures. » ; ou bien, à l'opposé, l'imagination est-elle au centre comme Descartes le considère ? De cela, résulte que les sens sont trompeurs puisqu'ils peuvent être perturbés par l'imagination. Descartes procède par l'analyse de la fonction du nerf optique, ce en quoi Hobbes le suit. Mais il en déduit qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'image rétinienne et son fondement objectif sur le nerf optique. C'est pourquoi, pour Descartes, il convient de corriger la vue par la raison et le langage. Explicitement, Descartes inclut le langage dans la vision et la raison : « *Il y a le modèle sémiologique qui fonde la théorie des signes et des paroles qui ne ressemblent en aucune façon aux choses qu'elles signifient* » écrit-il dans la *Dioptrique*.

La position de Hobbes prône un homme tout biologique et, en ce sens, ouvre la voie à un philosophe comme François Dagognet qui n'hésite pas désormais à définir l'homme biologique sur le modèle de l'homme freudien en parlant, en place de métapsychologie, de métamatérialité**

Comme on le voit, ce débat occupe notre actualité. A l'ère de la biologie, la nature de l'homme se trouve redéfinie, avec elle, sa position sociale. La métamatérialité dit assez que l'homme n'est que matière. De la sorte, il s'oppose, non plus à la religion mais à la psychanalyse. Un homme tout corps s'oppose à un homme de paroles, un homme à l'inconscient structuré comme un langage selon la définition de Lacan qui, dans ce contexte, prend une ampleur différente. L'enjeu n'est pas moindre ; il s'inscrit dans une opposition historique Descartes contre Hobbes.

Comme il se vérifie, la violence est un enjeu fondamental. Nier l'âme, l'esprit ou la parole revient à nier la spécificité de l'homme, soit avec la parole, le sujet potentiel. Et ceci précipite la violence. Nos sociétés qui s'engagent dans cette voie en apportent la preuve, autant que Hobbes qui avouait que sa seule passion était la peur ! Retour de ce dont on ne veut rien savoir, la peur comme passion est l'effet d'une autre passion : l'ignorance rectifierait Lacan.

Le regard et l'agressivité

La psychanalyse prolonge le débat Descartes, Hobbes, puisque la définition du regard, avec Freud mais surtout avec Lacan, va introduire à la structure. Le regard est travaillé, non pas par l'âme ou par l'esprit, mais par le langage.

La psychanalyse est directement concernée par le regard. L'envie, la haine, l'agressivité en dépendent. Nous l'avons dit, Freud, dans les *Trois essais*, interrogeant ce qui poussait l'adolescent à quitter l'autoérotisme confortable pour convoler ailleurs, répondait le regard. De cette mutation, d'une pulsion jouissant de satisfaire, au corps, ses besoins, au désir d'aimer, Lacan déduira l'intrication de la demande aux besoins dont résulte le désir.

****Dagognet F. Philosophe français docteur en médecine, agrégé de philosophie, aujourd'hui âgé de 87 ans. *Réflexions épistémologiques sur la vie et le vivant*, Espace culture net, 28.5.04**

La pulsion n'est pas un instinct et la vue, démontre Lacan (1973) dans le séminaire XI, n'est pas le regard. Le regard est divisé, terrassé par la découverte du manque, et l'angoisse suscitée produit le cauchemar et le traumatisme. Rien ne vient jamais à l'heure, car certes, *je ne vois que d'un point mais, dans mon existence, je suis regardé de partout*, remarque Lacan dans la même leçon. Lacan passe d'une conscience religieuse à la façon dont Caïn coupable se trouve de partout regardé, à la dimension surmoïque freudienne, à cette façon dont le regard par sa dimension cause du désir, me revient de l'extérieur précipitant l'angoisse.

Nous saisissons une des conséquences essentielles de l'apport lucide et éclairé de Lacan avec son retour à Freud. Si dans *Pourquoi la guerre ?* Freud considère que l'éros corrige l'angoisse destructrice de l'homme, puisque l'éros, on l'a dit, y serait soumis au regard, chez Lacan le regard est articulé au langage. Revenir à Freud et à l'inconscient en dégagant de l'objet, le manque et du langage, la perte du signifiant primordial, décale du regard vers le langage. Et ceci est décisif. Dès lors, la structure se définira par le refoulement, le déni ou la forclusion, soit le manque et la modalité sur laquelle le sujet l'enregistre. Objet et manque se déclinent selon la structure du sujet et la capacité du langage à le restituer. Le sujet ne dépend pas du rapport à son objet, mais de la perte signifiante qui pousse à parler.

Chez Freud, l'être ne fait pas l'homme, le manque plutôt. Le manque et la façon dont il saura faire avec la castration. De cette aptitude, dépend pour Lacan, ni l'être, ni l'homme, mais l'adulte. La folie se définirait ainsi par son contraire, l'impossibilité de tolérer l'absence de manque, de supporter la perte faite d'une opération symbolique qui tienne le réel en retrait. A ce titre,

un psychotique avait dessiné des corps qui hurlaient au moindre manque qui lui était intolérable. Le regard était travaillé par le manque, l'horreur lui cachait tout de la pseudo réalité, tant un regard Autre sans cesse fixé sur lui, saturait son regard soustrait à tout manque. La bouche, qui dans d'autres structures peut soutenir un manque oral susceptible de convertir le besoin en demande et la demande en désir, devenait chez lui bouche-trou, même si le signifiant laissait gésir l'appel d'un sujet potentiel.

Agressivité

La violence surgit où le manque est saturé. En cela, la violence se distingue de l'agressivité qui s'élabore dans la rivalité imaginaire. Pour parler de violence, il faut à Lacan une autre dimension, nous y reviendrons. Pour l'heure, dans les *Ecrits*, Jacques Lacan (1966) consacre un article entier à l'agressivité (p.101-124) qu'il place entre *Le stade du miroir, comme formateur de la fonction du je*, et à *L'introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie*. Alors qu'à six mois, tout enfant (sauf cas particuliers comme dans l'autisme par exemple), voyant son image dans le miroir sourit. A quoi sourit-il ? A l'amusement qu'il éprouve de voir le redoublement par l'image, de l'autre qui le tient et le fait se retourner sur celui qui le porte. Le nommer alors conjoint la reconnaissance de l'image à son nom, produisant cette unité anticipée d'un corps qu'il ne maîtrise pas encore et qui le situe dans la dépendance d'un Autre qui le tient, le nourrit, dont il dépend mais aussi celui qui lui parle. L'Autre participe de l'image où l'enfant trouve de façon anticipée l'unité de son corps. Ainsi, l'enfant reconnaît son image dans un leurre, une image étrangère à ce qu'il éprouve dans son corps, conjointement à cette parole qui lui est adressée et le reconnaît. Ce rapport organise la structure des identifications imaginaires et symboliques qui débutent ici. L'image n'est pas dissociable des signifiants de l'Autre. De cette simple expérience que nous résumons, résulte néanmoins que le corps n'est pas la matière biologique, mais un ensemble qui se soutient d'une image et d'un langage, à quoi s'ajoutera, avec Lacan, une autre dimension, sur laquelle nous reviendrons. Par ailleurs, l'agressivité est constitutive de ce que Lacan nomme à cette époque imago, qui conditionne les identifications imaginaires, soit l'aliénation imaginaire toujours déjà traversée par la dimension symbolique du langage. Enfin, l'agressivité est consécutive à la passion de l'individu pour l'image, la sienne et celle de son semblable. Ceci conditionnera son narcissisme. L'agressivité est piégée

dans cette image aliénante à mon semblable dont je ne peux me dépêtrer, captation qui m'enserme, m'étouffe et me destitue et me fascine tout à la fois. Si le regard conditionne l'agressivité, Lacan démontre que celle-ci ne relève pas d'un instinct, ni d'une pulsion encore moins de la génétique. En 1950, dans *Fonction de la psychanalyse en criminologie*, il écarte la pulsion de « l'accès à la violence », parce que les criminels les plus sanguinolents, (et venait d'avoir lieu à cette époque le meurtre des sœurs Papin qui défraya la chronique par une débauche de violence rare), les criminels les plus sanguinolents témoignent fréquemment d'un défaut d'excès vital, d'une hypogénéralité avec une froideur libidinale. Lacan détourne la violence de la pulsion et oriente vers le fantasme. Certes, je vois, mais l'autre, mieux, un Autre toujours me regarde ! L'œil, porter le mauvais œil ou l'œil de la chance, au

Le corps ne suffit pas pour assimiler l'homme à l'animal. La folle violence qui peut s'emparer d'un homme, le savoir qu'il peut développer pour programmer des destructions massives démontrent l'absence d'instinct. Rien, aucun organisme, aucune temporalité ne rythme, ne cadre la pulsion. L'instinct est soumis à un rythme biologique ; la pulsion ne l'est qu'à la parole et à ses effets sur le corps. Seule la faim, contraint l'animal à chercher sa proie, seule la menace le pousse à se défendre, seul l'homme jouit avec délectation d'une perversion. Pourquoi s'interroge Erik Marty (2011) l'homme au vingtième siècle a-t-il pris Sade au sérieux? Le vingt et unième voudrait-il réduire l'homme à cette exclusive perversion ? Et pourtant, dit Lacan inutile d'invoquer un sadisme de la pulsion pour justifier l'orientation prise vers le pire, la demande d'un maître suffit, la demande et la soumission qu'elle induit. Que veille l'œil du maître et la docilité bureaucrate suit.

Violence de l'objet

Nous arrivons ici à la troisième dimension de l'image introduite par Lacan annoncée plus avant. Dans le stade du miroir, Lacan introduit une troisième dimension essentielle : le réel qu'il situe avec l'objet (a) qui permet à l'image de tenir. Cet objet (a) énigmatique, dont Lacan fait son invention est un reste inassimilable par aucune identification, reste du regard de l'Autre sur lui, reste de la voix de l'Autre. Cet objet est ce que l'Autre exigera toujours du sujet, ce morceau de chair impossible à donner puisque jamais advenu pour le sujet, ce reste où il serait tout entier, ce reste il lui faut y renoncer.

Castration dit la psychanalyse. Dès lors, le sujet divisé entre son corps et son reflet redouble la division par celle de sa parole dans son rapport à son objet. Si bien que parler peut aussi constituer une violence à soi-même, si cela revient à faire entrer de force, l'objet dans la parole de telle sorte que toute demande soit obstruée et avec elle tout désir. Dans *La vierge des tueurs* (Vallejo, 1997), le narrateur, qui est aussi le romancier, demande à un jeune d'écrire sur un papier ce dont il rêve. Sa réponse, qui aujourd'hui ne fait plus même sourire nos jeunes tant cela leur semble aller de soi, sa réponse est simple : des reeboks et des tee-shirts de je ne sais quelle marque ! L'adolescent qui hier rêvait de rencontrer l'amour, d'avoir un métier qui lui plaise, des enfants en bonne santé, ou la paix dans le monde, aujourd'hui rêve d'avoir des tennis ! Idéaux rabattus vendus dans n'importe quel supermarché. D'emblée identifiée à un objet accessible, le désir se fige dans la demande où le manque trouve un objet de bazar qui anéantit tout désir de vie ! Cet objet achetable, c'est lui ! Sur ces bords, la violence se déchaîne. Violence extrême qui réduit le sujet à cet objet gadgétisé de l'Autre, pour l'Autre. Violence extrême de ne considérer l'homme que par le besoin soustrait à toute dimension symbolique. Souvenons-nous de ce collectif de 2006: « Pas de zéro de conduite pour nos enfants », qui réagissait à une enquête de l'Inserm concluant sur la nécessité de dépister la délinquance chez les enfants à partir de trois ans ! La violence serait une identité, un être héréditaire qui condamnerait une lignée. Métamatérialité. Réduit à un matériau génétique, l'homme devient violent ou victime, jamais responsable. Dans le séminaire sur *L'Angoisse*, alors qu'il déploie son objet a, Lacan (1962) définit ainsi la violence : « *Là où je suis reconnu comme objet, puisque cet objet dans son essence est une conscience sur Selbstbewusstsein, il n'y a plus d'autres médiations que la violence* » J'obtiens ce que je désire, je suis objet et ne je puis me supporter comme objet. La violence est ce moment d'éclipse du sujet par l'objet.

La charogne

En 1991, à propos d'une paranoïaque hongroise à qui il arrivait de découper le corps de ses servantes, Lacan remarquait que, pour peu que les morceaux soient sur une table basse, son chien n'hésitait pas à les lui apporter ! Lacan insiste sur cet étrange goût du chien pour la charogne, volontiers omis quand on parle de ce fidèle ami de l'homme. Cet animal domestique, que Lacan orthographe d'*hommestique*, pointant sa capacité de soumission

à un maître. Si ce maître ne partage pas avec son chien son repas, le chien *saura* lui rapporter des bouts de corps déchiquetés dans le simple espoir d'une petite flatterie sans doute ! Et Lacan de ponctuer : « la parole aussi peut jouer ce rôle de charogne ». (p.194)

Dès lors, la charogne se précise, reste d'un ordre symbolique dévalorisé et traité comme imaginaire dans le réel, la parole devient factice. Lacan retourne la causalité. La barbarie ne survient pas avec la cruauté mais avec la docilité. La docilité des hommes semblable à celle du chien a savoir jouer les charognards mène le monde au pire. Si le langage ne sert plus qu'à dresser et à accuser, on peut s'attendre à la pire des violences. Point question de perversion, de sadisme ou de machiavélisme, une bonhomie confiante, une jouissance bée « *tétant le lait de la vérité* » dit Lacan.

Alors objet de la violence ; violence de l'objet, disons plus précis encore: regard de la violence, violence du regard, or le regard régit, structure tout l'espace de la société d'aujourd'hui assurant l'essor d'une violence maximum, du reste attendue. Au recto de la violence, la peur et la peur pousse à la docilité et la docilité à la violence ! Le cercle se referme sur lui-même. Si bien qu'en guise de conclusion disons que si, comme nous l'avons démontré, la violence loin d'être le signe de la bête en l'homme, est le signe de la jouissance dont il pâtit et non qu'il assouvit, si donc cet homme n'est ni Dieu, ni bête, reste encore ouverte devant lui l'ère de l'homme à venir, une ère ouverte par la psychanalyse. Si bien que ce siècle technologique qui a tué Dieu, conquis et le ciel et les océans, et la planète et l'espace, et la sexualité et la reproduction et... presque la mort, ce siècle se prépare, à moins d'un changement, à rater l'homme ! Homme, soit adulte, non plus dans la conquête du tout, mais dans l'acceptation d'une perte, devenir homme semblerait décidément la plus redoutable, la plus difficile, la plus inaccessible conquête pour l'homme !

Referencias

Benjamin, W. (1971). *Mythe et violence* Paris : Denoël.

Bitbol-Hespériès, A. (2007). *L'homme de Descartes et de Homine de Hobbes in Hobbes Descartes et la philosophie* Acte du colloque. Dirigé par D. Weber. Paris: Vrin

- Dagognet, F. (2004). *Réflexions épistémologiques sur la vie et le vivant*. Marseille : Espace culture net
- Descartes, R. (1953). *La dioptrique (1637) in Œuvres Complètes*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1932). *¿Pourquoi la guerre?* R.I.P. II, PUF.
- _____ (1997). Métamorphose à la puberté in *Les trois essais sur la théorie sexuelle* (1905). Paris : Folio
- Galilée, (1999) *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* (1632). Paris : Le Seuil.
- Hobbes, T. (1971). *Le Léviathan*. Paris, Sirey.
- Lacan J. *Le séminaire livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* leçon 19/2/1964. Paris : Le seuil, 1973,
- _____ (1966). L'agressivité en psychanalyse. in *Ecrits*. Paris : Le Seuil
- _____ (1991). *L'envers de la psychanalyse*. Paris : Le seuil.
- Landauer P. (2008). *Ordre dispersé : Les nouvelles conceptions urbaines de la sureté*. Paris : Recherche.
- Levi C. *Le christ s'est arrêté à Eboli* (1945). Paris : Gallimard.
- Marty E. (2011). *Pourquoi le XXème siècle a-t-il pris Sade au sérieux?* Paris : Fiction Seuil.
- Erich Pommer (producer) & Fritz Lang (Director) (1927) *Metropolis* Pelicula, Universiona Film AG –UFA.
- Vallejo F. (1997). *La vierge des tueurs*. Paris : Belfont.